

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°32 – mai/juin 2011

« Le temps qui vient du Seigneur ne naît pas du ciel étoilé »

Jacob Böhme



Tous droits réservés
2006-2011

• DOCUMENTS D'OCCIDENT

Entretien avec Marie-Madeleine Davy¹



Une petite route de campagne dans les Deux-Sèvres. Sur la droite, une ferme, des moutons et des vaches. A gauche, nichée dans les arbres d'une rivière, une maison dans le style des demeures familiales fin de siècle. Les oiseaux aiment ce lieu. Si nous poussons la porte, les pièces sont encombrées de livres, de journaux. Des flux mystérieux proviennent du dehors et de l'atmosphère de concentration qui règne ici. C'est dans cette maison, où elle venait déjà enfant, que s'est retirée M.M. Davy, dans le silence et la concentration propices à cette vie intérieure à laquelle elle a consacré sa vie. Son œuvre est considérable : de nombreuses études médiévales, au centre desquelles se trouve la figure de saint Bernard ; des essais : sur Simone Weil, Henri Le Saux ou Nicolas Berdiaev ; la direction d'une encyclopédie des mystiques ; des études sur le désert, les oiseaux, la montagne ; des récits, des nouvelles et quelques rares textes autobiographiques. Tous ces livres, même ceux qui sont savants, accompagnent le cheminement personnel qui n'a jamais exclu le doute, encore moins aujourd'hui.

Mon enfance a eu pour moi une grande importance, surtout à la campagne, pendant l'été que je passais chez ma grand-mère. J'aimais beaucoup cette région à cause des arbres. J'avais – je ne l'ai pas complètement perdu, mais cela s'est affadi – un sens assez extraordinaire de la nature. La nature me parlait, elle m'accompagnait, elle me murmurait sa tendresse et moi

¹ France-Culture, 9 avril 1998.

je lui disais mon affection. Il y avait entre nous un échange presque amoureux, un échange au cours duquel nous n'étions jamais étrangers l'un à l'autre. Cela provenait aussi de certaines difficultés que j'avais à l'égard des adultes. Les grandes personnes, mais les enfants peut-être aussi, m'apparaissaient beaucoup plus étrangers. C'était la nature, le cosmos, ce quelque chose indéfinissable qui m'était proche. Mais cela restait un secret que je portais jour et nuit. Il m'arrivait, le matin, quand tout le monde dormait, de descendre avec une corde du premier étage. J'allais voir le lever de soleil, marcher dans la nature, parler aux arbres, et je consolais ceux qui allaient mourir, ou du moins je croyais le faire. J'entrais dans les arbres creux, et ce côté creux, vide me chavirait. J'aimais la nature à la folie. Maintenant, je ne dirais pas que j'ai perdu ce sens, mais malheureusement en grande partie.

Tout cela aurait pu vous conduire au paganisme... Parce qu'au cœur de votre religion, la religion chrétienne, il y a la relation à l'autre ?...

C'est exact, mais c'est quelque chose de différent. Au cours de mon existence, j'ai beaucoup changé à l'égard des religions. Je crois que les religions se vivent en se traversant, mais il me semble que le judéo-christianisme fait partie de notre culture, et que si on n'élève pas son enfant dans le judéo-christianisme, on le prive d'une culture qui lui est absolument nécessaire.

Cela, c'est l'aspect culturel et historique, mais votre lien avec le christianisme est un lien d'ordre essentiel. Or quand vous nous parliez de ce contact avec la nature, on était quand même loin du christianisme...

Je crois que j'ai eu l'occasion d'en parler longuement, mais je n'oserais plus m'exprimer sur ce sujet. Cela m'apparaît comme un secret, comme quelque chose qui se vit, dans le fond de l'intériorité, et dont on ne peut rien dire. C'est quelque chose qu'on couve comme l'oiselle couve un œuf, quelque chose qui éclôt, qui grandit, qui prend forme, qui séduit, mais cela reste quelque chose qu'on ne peut pas partager. On le chante, on le clame, on le crie, mais cependant on ne peut pas partager. On fait comme si, on prétend que..., mais si l'on est honnête, si l'on est vrai avec soi-même, si l'on s'approche tant soit peu de l'authenticité, on s'en approche de très loin, d'infiniment loin car au fond la grande tragédie de l'être humain c'est qu'il s'aperçoit que la fidélité à l'absolu est très rare, extraordinairement rare. Nous avons des moments où nous sommes fidèles, et des moments où nous sommes coupés de cette fidélité, mais sans savoir que nous sommes coupés, qu'il y a un

abîme. C'est une tragédie, et il faut avoir vécu une existence humaine pour s'en rendre compte. On croit qu'on raisonne d'une façon juste, on pense que tout va bien, et au fond non. On est très rarement authentique, on ne l'est que par instants, des instants qui vont qui viennent, des instants qui bougent. De cette tragédie on s'aperçoit en vieillissant, auparavant on l'ignore...

On l'ignore, ou on se raconte des histoires. En vous écoutant j'ai l'impression que vous insistez beaucoup, dans l'étape actuelle de votre vie, sur la comédie que se fait l'homme...

Je crois en effet que l'homme est un grand comédien. J'en ai sans cesse la preuve, nous sommes des comédiens qui jouons plus ou moins bien la comédie. Faut-il être dépressif de ce fait, ou navré, ou bien faut-il parler de cela avec regret ? Non, c'est ainsi et c'est une vérité évidente dont on se rend compte en vieillissant. La vieillesse, par la distance qu'elle engendre, le recul qu'elle crée, permet une vision beaucoup plus juste, claire, profonde et vraie. La vieillesse ne peut se vivre que par la clarté, la nouvelle aurore et ce qui résulte du recul. Alors la vieillesse est aimée.

Qu'est-ce que la comédie à l'égard de l'absolu ? Imaginer qu'il répond alors qu'il ne répond pas ?

C'est croire qu'on peut l'êtreindre, c'est se figurer qu'on le touche, c'est imaginer surtout qu'on l'enseigne. Je suis avec véhémence contre ceux qui pensent qu'ils peuvent l'enseigner. La mode des gourous, qui se multiplie, qui est immense, m'apparaît comme un fléau. Peut-être ne faudrait-il pas le dire et laisser les êtres à leur erreur, peut-être certains individus mourraient de chagrin s'ils n'étaient pas pris en charge par des maîtres, ou de pseudo-maîtres. Je dirais qu'il n'y a peu de gourous, mais des êtres qui se trompent, des êtres qui cherchent, des êtres qui visent juste.

Vous-même qui avez été très marquée par l'Orient, vous savez l'importance de la transmission non pas seulement d'un savoir, mais d'un savoir intérieur. Cette transmission s'accomplit par des maîtres ou éventuellement, dans la tradition chrétienne, par des saints...

Qu'est-ce que la sainteté ? Elle s'est modifiée au cours des siècles. Je crois que quelqu'un peut aider autrui, d'une certaine manière, mais, au fond, l'important c'est d'être vrai, et l'on n'est vrai que suivant la possibilité que l'on a d'être vrai, parce qu'on se trompe, qu'on est dans l'errance, qu'on est dans un recul passager. Je crois à la

transmission mais à condition qu'elle se fasse dans l'ordre de l'essentiel. Il s'agirait alors d'un problème qui soit de l'importance de la vie : y a-t-il une vie après la mort ou non ? Personnellement j'y crois, à d'autres moments j'en doute, mais d'une façon réelle j'y adhère.

Marie-Madeleine Davy, si vous vous retournez maintenant vers tous les ouvrages que vous avez écrits, qu'y a-t-il d'essentiel à vos yeux ?

Je pense que ce que j'ai écrit de plus juste, à supposer que ce soit juste, est ce qui concerne la recherche intérieure. J'ai été passionnée par cette recherche. J'ai vécu dans la passion cette recherche. J'ai énormément voyagé. J'ai fait des conférences ici et là, en Orient et en Occident. J'ai eu des contacts avec des hommes et des femmes qui étaient éblouissants. J'ai rencontré des êtres merveilleux, des êtres inimaginables – mais sans attachement. Pourquoi ? Parce j'en étais incapable. L'attachement est quelque chose qu'il faut récuser. L'amitié, j'y crois, l'amour également, mais je pense par exemple au problème de la vie sexuelle. Je n'en ai jamais parlé dans mes livres, ou très peu. Je crois que c'est quelque chose qui est privé et je n'aime pas cette mode actuelle de l'étalement du sexe. C'est quelque chose qui doit se vivre dans le secret, quelque chose qui équilibre, mais on n'a pas à le dire à l'extérieur. J'appartiens à une époque, c'est vrai, mais je crois qu'en dehors du fait de s'inscrire dans un temps précis, on n'a pas à répandre dehors ce qui se vit chez soi, dans l'intimité.

D'un côté vous dites qu'il est très difficile, voire impossible, de parler de cet absolu. D'un autre côté vous nous dites que ce que vous laissez de plus important par vos livres est cette recherche de la vie intérieure. Mais cette recherche de la vie intérieure, vous l'avez transmise par votre exemple, par ceux que vous avez rencontrés, mais vous l'avez aussi transmise par des phrases. N'y a-t-il pas là une contradiction ?

C'est vrai, il y a une contradiction, mais tout est contradiction. Je dois accepter la contradiction, je dois accepter en même temps le vide et le plein. Je ne peux pas dépasser la contradiction. Je pense encore à Maître Eckhart, qui pour moi est essentiel. « Si je sors de moi-même, je dois sortir et en même temps entrer ». Je ne sais pas parler de cet essentiel, sinon par de petites phrases très courtes qui seraient des éclairs. Quand on est jeune, on parle volontiers. La jeunesse autorise un déploiement des mots, des phrases et même de l'imaginaire. Mais on ne sait pas que c'est l'imaginaire, on se croit dans quelque chose qui ne l'est point.

Vous vous êtes servie de supports pour parler de cet absolu de manière indirecte, comme par exemple l'oiseau ou la montagne...

Quels sont mes maîtres véritables ? Ce sont les oiseaux, parce que c'est l'aile, le vol. Le vol, tout est là. On se pose, on ne se pose qu'un instant. Mon maître est l'oiseau anonyme. Il m'est arrivé dans l'existence de rencontrer des hommes et des femmes, en Orient mais en Occident aussi, qui étaient des êtres ailés, et durant un instant leur visage se transfigurait, ils devenaient jeunes, beaux, comme une grâce de lumière qui se répandait sur eux, comme l'oiseau chante. L'oiseau chante, il sait qu'il est ailé, il sait qu'il se pose, il repart. C'est cela pour moi le modèle de l'existence. Le modèle de la montagne est différent. La montagne est surtout intérieure. C'est quelque chose de difficile. Difficile, parce que cela demande une fatigue physique, quand il s'agit d'une montagne extérieure, mais dans la montagne intérieure on va et on vient. On dort dans le refuge et on quitte le refuge. Au fond, tout est transitoire, il y a une aller et venue, un mouvement qui recommence. J'ai fait autrefois de la montagne, et je l'aime, mais la montagne intérieure est comme la montagne extérieure. On monte et puis on descend, on remonte puis on redescend... C'est pourquoi l'important c'est le vol, l'aile.

À suivre

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES AMIS DE DIEU

Discours de réception du prix du patrimoine Nathan Katz
Strasbourg, 11 mars 2011

Les Amis de Dieu à Strasbourg au quatorzième siècle

L' aventure spirituelle des Amis de Dieu de Strasbourg, au 14^e siècle, reste principalement le fait de trois hommes : Un frère dominicain, Jean Tauler († 1361), et deux laïques, un riche banquier strasbourgeois, Rulman Merswin († 1382) et un mystérieux maître spirituel (mort après 1380), connu sous le nom de l'Ami de Dieu de l'Oberland. Entre les trois hommes, partageant une même spiritualité héritée de Maître Eckhart, s'établirent des liens intimes ainsi que des relations de maître à disciple : Jean Tauler fut le confesseur de Rulman Merswin, l'Ami de Dieu de l'Oberland

le guide intérieur du même Merswin, et peut-être aussi le maître anonyme qui convertit Jean Tauler... Au centre de ce triangle se trouve l'Ami par excellence, le Christ.

Quatre œuvres majeures peuvent être recensées qui s'y rapportent : Les *Sermons* de Jean Tauler – dont une partie est apocryphe. Le *Livre des neuf rochers* de Rulman Merswin, mais qui fut longtemps attribué au bienheureux Henri Suso, le *Livre du Maître* qui raconte la conversion d'un frère prêcheur par un laïque, œuvre soit de Jean Tauler, soit de l'Ami de Dieu de l'Oberland, soit de Rulman Merswin. Enfin, le corpus des traités spirituels signés de l'Ami de Dieu de l'Oberland, mais qui pourraient être de la main de Rulman Merswin.

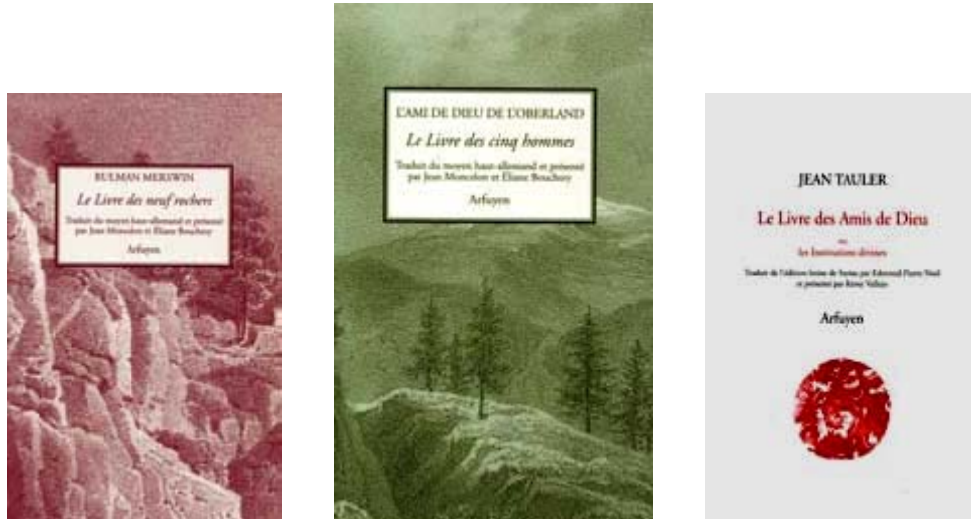
Ce dernier corpus, qui demeure inédit, appartient au premier chef au patrimoine littéraire strasbourgeois et alsacien.

Deux lieux, indissociables l'un de l'autre, pour des motifs spirituels, sont représentatifs de cette aventure : une communauté de laïques, un « refuge », l'Île Verte – *das Grüne Woerth* – animée à Strasbourg par Rulman Merswin. C'est le Bas-Pays, en relation avec l'ermitage de l'Ami de Dieu : l'Oberland, le Haut-Pays, que l'on peut situer en Suisse ou en Haute-Alsace, et dont l'histoire est racontée dans le *Livre des cinq hommes*.

L'aventure des Amis de Dieu strasbourgeois, c'est, enfin, une énigme : l'Ami de Dieu de l'Oberland lui-même, tenu par les uns pour une pure invention de Rulman Merswin, née de son imagination, ou comme une « pieuse dissimulation » (Jean Devriendt), et par les autres pour un maître intérieur, présence cachée et invisible à tout autre que Rulman Merswin. Il est vrai que les documents manquent pour attester de manière certaine son existence historique. Pourtant rien ne s'y oppose : l'Ami de Dieu de l'Oberland fut un maître spirituel, recherchant l'anonymat, en accord avec sa spiritualité, toute d'intériorité, et dont on sait que la conversion rappelle l'expérience de saint Paul sur le chemin de Damas, lorsqu'il fut ravi au troisième Ciel (« Je sais un homme dans le Christ qui, voici quatorze ans – était-ce dans son corps, je ne sais ; était-ce hors de son corps, je ne sais ; Dieu le sait – fut ravi jusqu'au troisième ciel... »).

Quoi qu'il en soit, la disparition de l'Ami de Dieu de l'Oberland, ou mieux encore son « occultation », coïncidant, presque jour pour jour, avec la mort de sainte Catherine de Sienne, marque la fin d'un certain moyen âge – et de cette « mystique rhénane » dont les lumières n'en percent pas moins jusqu'à nous, aujourd'hui même.

Jean Moncelon



A l'occasion des 6^{èmes} Rencontres Européennes de Strasbourg (11-12 mars 2011), les éditions Arfuyen ont édité un corpus de trois volumes consacrés aux Amis de Dieu de Strasbourg : *Le Livre des neuf rochers* de Rulman Merswin, *Le Livre des cinq hommes*, attribué à l'Ami de Dieu de l'Oberland et *Le Livre des Amis de Dieu* de Jean Tauler.



Strasbourg au quatorzième siècle

Non moins que dans le domaine de l'histoire populaire, l'Alsace au 14^{ème} siècle se signale dans celui de la dévotion mystique. Là encore, l'avènement de la bourgeoisie joue un rôle déterminant. Au brillant et bruyant éclat de la vie mondaine succède une grave conversion en soi, une descente silencieuse vers l'être intime. Dès le début du siècle, toute la province, ou plus exactement toute la vallée du Rhin baigne dans un climat de spiritualité mystique. Ne nous arrêtons pas aux raisons historiques qui l'ont suscité : misère, famine et peste. Ce sont des occasions ; elles n'expliquent rien. Mais pour qui veut bien se pencher sur cette époque, il s'y révèle un aspect essentiel, permanent et singulièrement profond de l'âme alsacienne.

Le pays pullule de sectes de toutes sortes, moitié orthodoxes, moitié hérétiques, flagellants et bégards, s'astreignant à une ascèse cruelle et bizarre, cherchant, par l'humiliation et la mortification volontaires, à attirer sur eux la miséricorde divine ; sans compter la foule des dévots de toute classe sociale, depuis le savetier jusqu'à la

patricienne, adonné à la contemplation mystique et recherchant les états visionnaires ou extatiques. Ce mouvement est essentiellement populaire ; visant à la communion personnelle avec Dieu, il se passe volontiers de sacrements et de prêtres. Mais son armature doctrinale lui est fournie par les Dominicains, directeurs des Béguines et des Dominicaines, très nombreuses dans ses rangs. L'une des lumières de l'ordre, Maître Eckart, enseigna à Strasbourg de 1312 à 1317. C'est à lui que le mouvement doit sa théologie. C'est de lui que les mystiques apprirent à méditer sur « l'essence silencieuse et insondable de Dieu », pareille à une grande mer au fond de laquelle toutes les créatures présentes, passées et futures reposent, comme une œuvre d'art encore irréalisée dans l'âme de l'artiste, appelées à l'existence par un décret de sa volonté. C'est chez lui qu'ils apprirent à concevoir l'âme comme une « étincelle », issue de la divinité et qui peut s'identifier à nouveau avec elle, se « déifier », par le dépouillement de tout attachement charnel et l'abdication bienheureuse à l'existence séparée.



Le plus notoire de ces mouvements est celui des « Amis de Dieu », sorte de franc-maçonnerie mystique qui eut ses ramifications jusqu'en Italie et jusqu'en Hongrie. Elle avait à sa tête un personnage mystérieux, l'« Ami de Dieu de Haute Alsace », retiré dans une solitude vosgienne, prophète et chef de la communauté. Ses fidèles s'engageaient à abdiquer toute volonté personnelle et à remettre entre ses mains leur direction spirituelle.

C'est dans cette communauté que l'on trouve les esprits les plus représentatifs de la mystique alsacienne du siècle.

Et d'abord Jean Tauler de Strasbourg (1300 à 1361). Disciple de Maître Eckart, il lui doit l'essentiel de ses conceptions mystiques ; mais, moins spéculatif que le grand Docteur, il sut les adapter aux exigences de l'édification populaire, et les orienta davantage vers la charité. « Les œuvres de l'amour sont plus agréables à Dieu que la haute spéculation. Si tu es plongé dans la contemplation et que Dieu veuille que tu ailles prêcher ou servir un

malade, tu dois le faire avec joie, car là tu rencontreras Dieu plus que si tu restes absorbé en toi-même. »

C'était un esprit d'une rare noblesse, une âme tendre, une nature féminine [*sic*], de celles qui ne développent toute leur richesse d'amour et de sacrifice qu'en se soumettant à une volonté virile. Il était déjà célèbre quand il se confia à la direction de l'« Ami de Dieu de Haute-Alsace ». Celui-ci lui interdit pendant deux ans d'étudier et de prêcher et lui imposa une règle de vie si austère que sa santé s'y abîma. Quand il remonta en chaire pour la première fois, il s'effondra en larmes. Mais dans sa retraite, il avait atteint un tel dépouillement de soi, une telle immédiateté de sentiments, que dorénavant sa parole fut irrésistible. Elle s'impose à son auditoire par sa simplicité, sa conviction sereine, son rayonnement de charité. Ses sermons, ses écrits édifiants sont lus de Bâle à Cologne, exerçant une influence profonde et prolongée. Et si des œuvres de plus longue haleine, comme « L'Imitation de la pauvreté du Christ » et surtout la « Théologia Deutsch »² ne peuvent plus lui être attribuées, c'est son esprit qui les anime. Un spécialiste moderne le classe parmi « les plus grands mystiques de tous les temps »³.

Autour de lui gravitent quelques prédicateurs de moindre importance ; on cite Nicolas de Strasbourg, dont il reste 17 sermons et plusieurs méditations.

Mais la personnalité la plus remarquable à côté de Tauler fut celle de Ruhlman Merswin (1308-1382), un marchand [*sic*] de Strasbourg, qui, sur l'incitation de « l'Ami de Dieu » fonda un ermitage sur les bords de l'Ill et y vécut le reste de ses jours dans la contemplation. Dans sa pieuse retraite, il écrivit son livre « Des neuf rochers », une évocation des degrés successifs qui mènent aux portes du ciel. On a voulu le comparer à Dante⁴...

Alfred Biedermann

² [Si l'on en croit les indications d'un manuscrit de 1497, l'auteur qui est resté anonyme, comme en son temps l'Ami de Dieu de l'Oberland, serait un chevalier teutonique de Francfort : « Ce petit livre, Dieu l'a dicté, par l'intermédiaire d'un homme sage, perspicace, vraiment juste, son ami, qui fut autrefois un chevalier teutonique, prêtre et custode dans la maison des chevaliers teutoniques de Francfort. » Cf. *La théologie germanique*, éditions Jérôme Million, 2000.]

³ A. M. Burg, Histoire de l'Église d'Alsace.

⁴ [Charles Schmidt. On peut trouver la comparaison exagérée, comme Alfred Biedermann, si l'on s'en tient au style maladroit, parfois confus de Rulman Merswin. Mais quant à l'intention, à la composition formelle du livre, à son inspiration même, elle est parfaitement défendable. D'ailleurs, dans la littérature spirituelle d'Occident, seul *Le Livre des neuf rochers* peut être comparé à la *Divine comédie*.]

Jacob Böhme



DE L'INCARNATION

DE

JÉSUS - CHRIST,

Exposée en trois parties,

SAVOIR :

1. COMMENT LE VERBE ÉTERNEL EST DEvenu HOMME,
ET DE LA VIERGE MARIE;
2. QUE NOUS DEVONS ENTRER DANS LES SOUFFRANCES,
L'AGONIE ET LA MORT DE CHRIST;
3. DE L'ARBRE DE LA FOI CHRÉTIENNE.

ÉCRIT D'APRÈS UNE ÉLUCIDATION DIVINE

PAR JACOB BÖHM,

en l'année 1638.

Chapitre I

5. Si nous voulons écrire de l'incarnation et de la naissance de Jésus-Christ le fils de Dieu, et en parler sciemment, nous devons réfléchir aux causes qui ont déterminé Dieu à devenir homme, attendu que cela n'était pas nécessaire à son être, et que rien ne nous dit que son être propre ait subi un changement dans l'incarnation, car Dieu est invariable, et cependant, il est devenu ce qu'il n'était pas ; mais sa propriété est néanmoins demeurée invariable. Ce fut uniquement pour le salut de l'homme déchu, que par ce moyen il introduisit de nouveau dans le paradis, et ici il nous faut considérer le premier homme, ce qu'il était avant sa chute, fait pour lequel la divinité s'est mue, choses hautement à méditer pour nous autres hommes.

6. Nous savons ce que dit Moïse, que Dieu a créé l'homme à son image, en une ressemblance selon Lui (Gen. I : 27). Comprends

donc que Dieu, qui est un esprit, s'est considéré dans une ressemblance, comme dans une image : De même a-t-il aussi créé ce monde, pour manifester ainsi en substance de même qu'en créatures et figures vivantes la nature éternelle, afin que le tout fût une image et une génération de la nature éternelle du premier principe, laquelle image a existé dans la sagesse divine, avant les temps du monde, comme une magie cachée, et a été vue par l'esprit de Dieu dans la sagesse ; lequel esprit a mu, au commencement de ce monde, la nature éternelle, mis en évidence et manifesté l'image du monde divin caché. Car le monde de feu était comme englouti et caché dans la lumière divine, attendu que la lumière de la majesté avait seule le régime en elle-même, et nous ne devons pas penser néanmoins que le monde de feu n'existât pas, il existait ; mais il se séparait dans son propre principe et n'était pas manifeste dans la lumière de la majesté divine, comme nous pouvons le voir au feu et à la lumière, que le feu est bien une cause de la lumière, mais que néanmoins la lumière demeure dans le feu sans être saisie par celui-ci, car elle a une autre source que le feu : le feu est fureur et dévorant ; la lumière, douceur et de sa force s'engendre la substantialité, comme l'eau ou le soufre d'une chose (sulphur), ce que le feu attire à lui pour sa force et sa vie, et c'est ainsi une union éternelle.

7. Ce feu et cette lumière divins sont à la vérité demeurés dès l'éternité en repos, en eux-mêmes, chacun d'eux est demeuré dans sa sphère, dans son principe et n'a ni fond ni commencement ; car le feu a en soi sa propre forme pour source, savoir le désir, duquel, et dans lequel toutes les formes de la nature s'engendrent, chacune étant la cause de l'autre, comme cela est amplement exposé dans les autres écrits. Et nous trouvons dans la lumière de la nature que le feu dans sa propre essence, comme un tourment (source) d'âpre désir en soi-même, était un ténèbre [sizi] ; qu'il était comme englouti dans la douceur de Dieu, non inqualifiant, mais essentiel en soi-même, non inflammable ; et quoiqu'il brûlât, cela n'était sensible, en tant que principe propre, qu'en soi-même : Car il n'y a eu dès l'éternité que deux principes ; savoir : l'un renfermé en lui-même, le monde de feu ; et l'autre, aussi renfermé en lui-même, le monde de lumière flamboyante ; toutefois, non séparés l'un de l'autre ; de même que le feu et la lumière ne sont pas séparés, la lumière demeurant dans le feu, sans être saisie par lui.

8. Il nous faut ainsi comprendre deux sortes d'esprits l'un dans l'autre, savoir un esprit de feu, conforme à l'essence de l'âpre et sévère nature, sortant du feu essentiel, ardent et aussi froid, en outre sévère, qui est reconnu pour l'esprit de colère et de tourment de Dieu, et appartient à la qualité du père, d'après laquelle il se nomme

un Dieu colérique et jaloux et un feu dévorant, ce qu'on entend par le premier principe. Puis un esprit doux de lumière flamboyante, qui dès l'éternité est transformé dans le centre de la lumière ; car, dans le premier principe, dans la qualité du père, c'est un esprit de feu, et dans l'autre principe, dans la lumière, un esprit doux de lumière flamboyante, qui dès l'éternité s'originise ainsi, et il est un, non deux ; mais il est compris en deux sources, savoir en feu et lumière selon la qualité de chaque source, comme nous pouvons suffisamment considérer dans tout feu extérieur, que la source du feu produit un esprit de fureur dévorant, et la source de la lumière un doux et aimable esprit d'air, bien que, dans l'origine, il n'y ait pourtant qu'un esprit.

À suivre

SAINT-MARTIN

LE

PHILOSOPHE INCONNU

Charlotte de Bœcklin

Il ne peut y avoir eu d'autre affection entre lui et Charlotte de Bœcklin qu'un amour purement platonique. En effet, c'est en vain qu'on admettrait, pour la plus facile des explications, la plus simple des hypothèses, un de ces sentiments profanes qui se glissent d'autant plus facilement dans les âmes mystiques qu'elles sont plus disposées à de saintes tendresses et moins défiantes en raison même d'une pureté qu'aucune défaillance n'a pu éclairer encore. D'abord M. de Saint-Martin n'est pas un novice. Il se connaît en attachements. Nous l'avons vu, ceux de sa jeunesse, encore trop présents à sa pensée, sont une des plus amères douleurs de sa vie. Il se les reproche, et il n'étalerait pas avec tant d'abandon, il ne glorifierait pas d'une manière si éclatante la plus nouvelle de ses faiblesses, si elle ressemblait aux plus anciennes. Sans doute il y a bien des nuances dans l'amitié, et il est évident que jamais Saint-Martin n'a eu des sentiments et des mots pareils pour aucun homme ; mais il aime les traits saillants et les figures hardies.

D'ailleurs la preuve qu'il ne s'agit dans tout cela que d'une de ces amitiés exaltées et de ces tendresses mystiques qui se conçoivent si bien dans le commerce des âmes spirituelles, c'est que madame de Bœcklin, née la même année que Saint-Martin, et par conséquent âgée de quarante-huit ans, était alors mère de plusieurs enfants et grand'mère ; que l'aînée de ses filles était mariée depuis quelques années à M. de Montrichard, qui fut depuis lieutenant général. Madame de Bœcklin, même beaucoup plus jeune, n'eût pas prêté davantage à de communes inductions, et si avancée qu'elle fût en âge, son rare mérite explique parfaitement le style de son ami. Allemande bien née, très-instruite, portant avec honneur et avec un grand air, avec l'air de son caractère un peu impérieux, un des beaux noms de l'Alsace, belle encore, elle joignait à ces avantages tous les attraits de la bonté la plus aimable et la plus aimante. Mais elle se fût bien gardée de nourrir une passion dont elle connaissait les violences et les châtiments par la vie du frivole époux dont elle était séparée, et dont elle avait à commander les respects par sa conduite. Sa position était difficile. Protestante de naissance et devenue catholique par des considérations de famille, elle sut, avec toute la délicatesse de tenue que donnent le monde, l'étude et son sexe, concilier les égards dus aux prêtres qui la dirigeaient avec les convictions évangéliques qu'elle gardait. Je vois dans ses lettres qu'elle accorda fort bien, avec les goûts de mysticité qu'elle avait pris, les habitudes d'une grande liberté d'esprit. Elle se nourrissait de Jacques Bœhme, et traitait le théosophe Salzmann comme un maître vénéré. Elle distinguait, elle aimait Saint-Martin plus qu'aucun autre, mais aucun indice ne prouve que son exaltation ait jamais égalé celle de Saint-Martin. Dans une correspondance intime, qu'elle commença quatre ans seulement après la mort de Saint-Martin et qui dura jusqu'en 1818, avec sa meilleure amie, la baronne de Razenried, le nom de Saint-Martin n'est pas mentionné une seule fois. Elle parlait de lui avec les rares amis de sa modeste vieillesse, mais peu et sans que jamais sa parole permît d'en induire autre chose qu'un sincère attachement, je le sais, et elle mettait infiniment au-dessus de lui leur maître commun, Jacques Bœhme, dont elle demeura la docile élève.

Sans doute, pour mieux apprécier ces rapports, c'est sa correspondance avec son ami continuée jusqu'en 1803 qu'il faudrait pouvoir consulter, et j'espère bien qu'elle n'est pas détruite ; mais, jusqu'à ce jour, tous les efforts que j'ai pu faire pour la retrouver, sont demeurés stériles. Et, à vrai dire, si ceux qui la possèdent veulent bien, dans l'intérêt d'une curieuse étude à faire et d'une belle amitié à produire au grand jour, consentir à la faire connaître, je suis bien assuré qu'elle ne compromettra personne. Une amie de

Saint-Martin aimait à lui dire que ses yeux étaient doublés d'âme, et je crois bien que cette amie est celle dont il s'agit ; mais la réponse même de Saint-Martin montre combien la remarque de madame de Bœcklin était pure. Elle avait aux yeux de son ami le grand mérite de reproduire sous une forme acceptable les remarques trop vives et trop directes que les regards de mesdames de Menou et de la Musanchère lui avaient adressées dans sa jeunesse à Nantes. Je ne crois pas d'ailleurs que la correspondance désirée ajouterait beaucoup de traits nouveaux à la physionomie de ces rapports, telle que nous la connaissons.

Pour le reste, il ne doit entrer dans l'idée de personne de vouloir discuter une question de goût, à savoir si madame de Bœcklin avait bien réellement, sur toutes les personnes de son sexe, cette supériorité que lui attribue un juge éminent, élevé à bonne école et recherché des femmes les plus distinguées de son temps. A mon jugement, la correspondance de madame de Bœcklin avec madame de Razenried n'explique pas l'enthousiasme, mais justifie fort bien la sérieuse permanence de l'amitié de Saint-Martin, amitié dont il donne lui-même les motifs et dépeint le caractère. En effet, c'est le progrès que madame de Bœcklin lui a fait faire dans la haute spiritualité, le rare don quelle possédait de l'élever par sa parole, si ce n'est par sa seule présence, dans les plus hautes sphères de la mysticité, don qu'il ne paraît avoir trouvé au même degré dans aucune autre de ses amies – c'est là ce qui la mettait pour lui hors ligne, ravissait son esprit, et faisait de Strasbourg un paradis qui lui rendait insipide tout autre lieu.

« Il y a, nous dit-il dans ses notes, trois villes en France dont l'une est mon paradis, et c'est Strasbourg ; l'autre est mon enfer (Amboise), et l'autre est mon purgatoire (Paris). »

À suivre

• DOCUMENTS D'ORIENT

L'ÂME AILÉE.

« Je fais prière, honneur, hommage à la Loi pure ! –
Hommage au mont d'Ormuzd (d'où descendent les eaux
sur la terre) – Hommage aux bons génies et aux âmes des
miens ! – *Hommage à ma propre âme !* »

Qui songe à *honorer* son âme, à la parer, à l'embellir, en soi, pour soi, dans le for intérieur ? Qui songe à la faire telle qu'elle soit l'image de la Loi, identique à la Loi, à ce point qu'elle n'obéisse qu'à ce qu'elle voulut elle-même ? – Cette idée, grande, austère, constitue le fonds de la Perse.

Nul orgueil. C'est le rapport naturel de la Liberté et de la Justice.

La Perse y va par vingt chemins divers. Elle en déduit toute une morale. Citons quelques mots au hasard :

Zoroastre, dans sa sublime familiarité avec Ormuzd, lui demande : Quand fleurit l'empire des Démons, quand ils prospèrent, grandissent ? – « C'est quand tu fais le mal. »

Le mal n'est pas seulement le crime, mais tout ce qui atteint la virginale beauté de l'âme : indécence ou licence (même aux plaisirs permis), parole violente et colérique, etc. – Chose profonde ! entre les péchés graves qu'on n'avoue qu'avec honte, on note *le péché du chagrin*. S'attrister au delà de certaine mesure, laisser tomber son âme de sa fermeté d'homme et de sa dignité, c'est faire tort à l'état de beauté souveraine où cette âme à la fin doit planer, vierge aux ailes d'or (*Fravascht*)⁵.

Plus cette idée de l'âme est haute, plus on est étonné, scandalisé, presque indigné, que cette vierge héroïque qu'on porte en soi, faiblisse, s'affaisse, s'abandonne, dans la maladie, dans la mort. Dès que la personnalité apparaît aussi fortement, arrive l'orage sombre des questions qui troublent le cœur. La mort ? qu'est-ce ? et que signifie ce départ qu'on fait malgré soi ? Est-ce un voyage ? est-ce une faute, un péché, une punition ?...

Et quelle ? – Que souffre-t-on ? – La pauvre âme là-bas trouvera-t-elle ce qu'elle avait ici, de quoi se nourrir, se vêtir ? Le froid surtout, le froid inquiète. Sur les hauts plateaux de la Perse, il gèle (et très-fort) au mois d'août⁶. Profonde est l'inquiétude, profonde la pitié, l'affliction. Dans les Fêtes des morts qui viennent à la fin de l'année, pendant dix nuits on les entend qui se parlent entre eux, qui demandent l'habit, l'aliment, surtout le souvenir.

L'Inde védique fut moins embarrassée. Ce mort qui, des loisirs de la vie pastorale, a passé aux loisirs de la vie éternelle, qu'a-t-il voulu ? Faire un voyage libre, sans embarras, immense, dans le ciel, sur la terre ; il a voulu connaître les montagnes « et la variété des plantes » ; il a voulu connaître la profondeur des grandes ondes, mesurer les nuages et faire un tour dans le Soleil. C'est le Soleil même (*Sûrya*), père de la vie, qui engendra aussi *la mesure de la vie*,

⁵ Mot féminin que nous traduisons grossièrement par le masculin Férouer.

⁶ Le 17 août, dit Malcolm, j'avais un pouce de glace dans ma tente.

Yâma, ou la mort. – A vrai dire, point de mort – Yâma, c'est : *la loi des êtres*. Rien de sombre en ceci. Le voyageur, de temps à autre, peut, du grand empire d'Yâma, évoqué par les siens, venir voir sa maison.

Dans la Perse, c'est tout le contraire. La mort est un mal positif. Ce n'est nullement un voyage. C'est une défaite, une déroute la cruelle victoire d'Ahrimane. Le mort est un vaincu que le traître a frappé, qu'il voudrait adjuger à la nuit, aux ténèbres, hors du règne de la lumière.

Ce perfide, qui hait la vie et le travail, inventa la paresse, le sommeil, l'hiver et la mort.

Mais on ne lui cèdera pas. On ne se tient pas pour battu. L'âme humaine, au contraire, sous la morsure de la douleur, va grandir, créer et s'étendre dans un second royaume de lumière outre-tombe, doubler l'empire d'Ormuzd... Voilà ta victoire, ô Maudit !

Quel mot le plus souvent dit le mourant [Goethe], près d'expirer ? « De la lumière ! Encore plus de lumière ! »

Ce vœu est rempli, obéi. Qu'il serait dur, cruel, dénaturé, pour réponse à ce mot, de lui donner le cachot du sépulcre et l'horreur de la nuit ! C'est tout ce qu'il craignit. La mort, pour la plupart, est moins dure en elle-même que l'exclusion de la lumière.

Il ne faut pas que les vivants disent ici hypocritement : « Mais c'est par honneur qu'on l'enfouit, qu'on le cache dans les ténèbres... » Oh ! non, non, ceux qui vraiment aiment n'ont pas l'impatience d'un si cruel arrachement. L'amour ne peut croire à la mort. Longtemps, longtemps après, il a toujours des doutes. Il dit toujours : « Si c'était faux ? »

La Perse ne cache point l'être aimé et ne le bannit point du jour. Ce ne sont point les vivants qui le quittent, c'est lui qui les quittera. Que la forme s'altère et change, la famille, intrépidement, accepte la nécessité dure, tout ce qui viendra de cruel, tout, pourvu qu'on le voie encore.

On le place, ce mort, par-devant le soleil, sur la pierre élevée où les bêtes ne monteront pas. Sans doute aussi son chien⁷, son inséparable gardien, qui vivant le suivit toujours, reste encore près de lui et veille. Donc il peut, ce vaillant d'Ormuzd, cet homme de lumière qui toujours vécut d'elle, rester devant elle à son poste ; la face découverte, assuré, confiant.

Deux jours, trois jours, les siens en larmes sont autour et observent, épient. Tout va conformément au rituel de la nature. Le

⁷ Seul animal sacré, le seul qui, à sa mort, ait les funérailles de l'homme.

soleil adopte le mort. De ses puissants rayons doublés dans le miroir du marbre, il l'aspire, il l'attire, le fait monter à lui. A peine en laisse-t-il une vaine enveloppe, une ombre si légère, que ses enfants, sa veuve, les cœurs les plus blessés, sont sûrs, bien sûrs qu'il n'est plus là...

Où donc est-il ? Là-haut. Le soleil but le corps. L'oiseau du ciel a cueilli l'âme.

L'oiseau fut son ami. Toujours au labourage, il allait derrière lui en purgeant le sillon. Il suivait son troupeau, l'avertissait du temps, lui prédisait l'orage. C'est l'augure, le prophète, le conseiller de l'homme. Dans le travail long, monotone, il l'occupe de sa mobilité. Autour du travailleur fixé sur son labour, il est comme un esprit léger, un autre moi plus libre qui va, vient, vole et cause. Rien d'étonnant s'il revenait le jour de deuil auprès du mort. Qu'à ce moment, un rayon lumineux dorât l'oiseau qui reprenait son vol, le transfigurât dans le ciel, on s'écriait : « L'âme a passé ! »

Savez-vous bien ce que c'est que la mort ? Aux survivants, c'est une éducation, une initiation forte et définitive. On reçoit là la souveraine épreuve, la solennelle empreinte que gardera la vie. A ce moment, le cœur est là navré, sans force, sans nerf ni consistance, comme un métal passif, amolli par le feu, qu'on va graver d'un signe. Un pesant balancier tombe et frappe..: la mort. Ce misérable cœur est marqué pour toujours.

Grande et terrible différence si c'est la mort vaillante qui s'est empreinte en lui, lui a donné sa noble image – où la mort des terreurs, la mort des peurs serviles, peur de la nuit et peur du diable, peur d'être enfoui vivant. Oh! que voilà un homme pâle et débilité au retour de telles funérailles ! bien préparé à mourir lâchement, à vivre d'une vie d'esclave !... Heureux sujet pour tout dominateur ! Les vampires, qui savent humer l'âme au moment du passage où elle est désarmée, sont au premier degré docteurs en lâcheté, préparateurs habiles pour livrer aux tyrans des générations évidées à qui l'on a volé le cœur.

L'âme voyageuse de l'Indien partait légère et sans terreur, n'en laissait pas aux siens. Et, plus d'un, curieux, eût voulu partir avec elle. L'âme courageuse du Perse, qui ne reculait pas, qui bravait encore Ahrimane, qui, paisible devant le soleil, se confiait à la lumière (ayant toujours vécu pour elle), elle ne laissait pas, en s'en allant, aux siens ce pitoyable legs de peur et de servilité.

Que lui arrivait-il après, on le savait. Pendant trois jours, gardée des bons esprits, sauvée de l'assaut des mauvais, l'âme incertaine vole autour du corps. Après la troisième nuit, elle fait son pèlerinage. Encouragée par le soleil brillant, menée par les génies au

sommet du mont Albordj, elle voit devant elle le grand passage, le pont aigu de Tchinevad. Mais le chien redoutable qui garde les troupeaux du ciel ne s'oppose pas à son passage. Une figure charmante, souriante, se tient au pont ; une belle fille de lumière, « forte comme un corps de quinze ans, haute, excellente, ailée, pure, comme ce qu'il y a de plus pur au monde. » -

« Qui es-tu ? ô beauté !... Jamais je n'ai vu rien de tel. » – « Mais, ami, je suis ta vie même, ta pure pensée, ton pur parler, ton activité pure et sainte. J'étais belle. Tu me fis très-belle. Voilà de quoi tant je rayonne, glorifiée devant Ormuzd. » Il admire ému, il chancelle... mais elle lui jette les bras au cou, elle l'enlève tendrement et le pose au trône d'or.

Elle et lui, désormais, c'est un. Il s'est réuni à lui-même, il a retrouvé son vrai *moi*, son âme, – non passagère, de misère et d'illusion, – une belle âme immuable et vraie, – libre surtout, ailée et qui nage au rayon, qui plane d'un vol d'aigle ou perce les trois mondes d'un vol foudroyant d'épervier.

Pour être juste envers la Perse, il faut noter l'austérité sublime où se maintint chez elle cette grande conception, de l'âme ailée, de l'ange. Cet ange n'a rien des molleses, du fantasque arbitraire qu'y ont mêlés plus tard les âges bâtards. L'ange n'est pas ici le blond fils de la Grâce, un Gabriel, un discret confident avec qui l'on s'entend, qu'on espère attendrir et dont la spéciale indulgence peut vous dispenser d'être juste. La vierge ailée qui est l'ange de la Perse n'est que la justice même, elle est la Loi, *la loi que tu te fis*, l'exacte expression de tes œuvres.

Grande poésie ! mais de raison profonde ! Et plus elle est sévère et sage, plus aussi elle est vraisemblable. Elle fut pour la vie d'ici-bas la plus noble émancipation. D'avance, on se trouva fièrement relevé, soulevé. On se sentit pousser les ailes. Et tout le monde d'en bas parut comme un commencement. Des mondes à l'infini s'ouvrirent, et des percées profondes dans l'infini du ciel. Par moments, sans nul doute, on les voit, mais si vives que la paupière en baisse... L'obscurité se fait à force de lumière. Et l'on reste muet, réjoui ? attristé ?

Jules Michelet⁸

⁸ A propos du thème de la rencontre de l'âme avec sa Dâenâ, cf. Jean Moncelon, « L'Alborz », *Cahiers d'Orient et d'Occident*, n° 28, septembre-octobre 2010.

• LIBRES DESTINATIONS



Village de Thyangboche

Y a-t-il encore un Népal ?

Mars 1962.

Nous abandonnons le Gange à sa course paresseuse et, lentement, nous nous approchons de Jogbani. Déjà, au loin, apparaissent de petits nuages annonciateurs de reliefs les premiers contreforts des Siwaliks au Népal. Le Népal ! Le nom chante à nos oreilles et berce nos imaginations. Nous ne pouvons y croire. Pourtant, c'est à Biratnagar que nous franchissons la frontière du petit royaume himalayen, laissant sans regret la terre brûlée de la plaine indienne, les odeurs fortes de l'Orient, la misère du pays de Gandhi. Devant nous, des collines verdoyantes, des maisonnettes pimpantes, des Népalais souriants, éparpillés dans les champs cultivés en terrasses... bref, un pays peut-être encore plus envoûtant que nous ne l'avions imaginé. Puis, en camion, sur une route goudronnée, nous traversons la jungle du Terai et gagnons Daran Bazar, distant de quarante kilomètres. Un camp d'entraînement de soldats Gurkas de l'armée britannique s'y trouve. Le monde dit « civilisé » s'arrête ici ;

au-delà commence le Népal des temps anciens..., l'authentique, le préservé.

Le passage de l'expédition française au mont Jannu est un événement pour les populations locales qui se précipitent, émerveillées et curieuses, sur les pistes qui conduisent à la bourgade lointaine de Ghunza, dernier village Bhotia à la frontière tibétaine. Pour les membres de l'expédition, quinze jours de marche les sépareront du « monde extérieur ». Aucun avion, aucun hélicoptère en vue. Pour de longs mois, la petite troupe sera isolée, livrée à elle-même. Au retour, quelques avions souffreteux nous déposent sur ce qu'il est convenu d'appeler l'aéroport de Kathmandou. La capitale est à l'échelle du pays : elle vient de s'ouvrir au monde occidental. Aucune agitation ! Quelques rares voitures sillonnent les routes en terre battue. Un seul hôtel : le « Royal Hotel » de Boris. Aucun touriste ! Seulement une bourgade paisible tout adonnée à ses activités millénaires : l'agriculture, l'artisanat, le commerce et les dévotions aux divinités.

Septembre 1972... Dix ans après...

Passé les contreforts de la Mahabharat Lekh, petite chaîne de montagne intérieure, l'approche de la cuvette de Kathmandou est toujours un moment d'émerveillement ; vue d'avion, c'est la découverte d'un paradis préservé. Hormis les turbo-réacteurs et le Boeing 737, rien ne semble avoir changé. Pourtant, très vite, il va falloir déchanter. L'aéroport de Kathmandou s'est évidemment agrandi, abritant sur ses pistes toute une flottille d'avions, petits et grands, en service ou définitivement condamnés, des hélicoptères... Les douanes népalaises sont là, toujours aussi tatillonnes et, passé celles-ci, commencent l'agitation et le bruit. Au milieu d'un embouteillage de taxis klaxonnants, une foule de porteurs et de gamins se disputent les faveurs des nouveaux arrivants ; bientôt, le long des routes sommairement goudronnées, apparaissent de solides poteaux de béton et de nombreux panneaux à la publicité agressive ; aux carrefours, des feux rouges doublés d'agents essaient tant bien que mal de canaliser un flot indiscipliné de voitures et de piétons.

Où est la petite bourgade moyenâgeuse des années soixante ? Il n'y a plus de Kathmandou, du moins pour nous qui souhaitons découvrir un pays dans son authenticité et sa profondeur ! Y a-t-il encore un Népal ?

Yves Pollet-Villard

PUBLICATIONS

- Jacques Tournier, *La maison de thé*, Seuil, 2011.

Jacques
Tournier



La maison
de thé

« Carson McCullers pleurait en écoutant *Les Chants d'un Compagnon errant*, et Jordan Masee, son cousin bien-aimé, a pleuré à son tour en me les faisant écouter. C'était à New-York, dans cet appartement étroit où Carson se réfugiait à la fin de sa vie, pour entendre les bruits du monde... »

- Armel Guerne, *L'âme insurgée, Écrits sur le romantisme*, Points, Le Seuil, 2011.

« Laissez-moi vous dire

Que le poète n'a pas la vie facile dans un monde devenu ce manteau de ténèbres, pailleté d'éphémère par une actualité exténuée en quelques heures, qu'on renouvelle tous les jours et qui tient toute la place avant de s'effacer. Un monde où le niveau des larmes, cependant, ne cesse de monter... »

- Charles Le Brun, *Une lumière pour notre temps*, Arma Artis, 2011.

« La lecture de Paracelse ne s'adresse pas aux velléitaires. Elle exige, nous le répéterons jamais assez, une inlassable patience ; une attention de tous les instants et d'avoir présents à l'esprit, en permanence, les grands thèmes sur lesquels il revient constamment et qui sont les signaux indicateurs de son discours ; ses témoins les plus fiables. En outre, il ne faut jamais perdre de vue que ses écrits, manuscrits dans leur immense majorité, circulèrent de main en main, copiés et recopiés, puis recopiés encore selon un procédé assez courant à cette époque où l'imprimerie faisait encore ses premiers pas. Une dizaine de volumes, en tout et pour tout, furent imprimés du vivant de leur auteur. Tout le reste, durant des périodes très inégales, devait rester en souffrance. C'est dire la masse énorme qui échappa à son contrôle et dont on ne peut

certifier la parfaite authenticité. Autant d'éléments qui sont une recommandation à la prudence et qui invitent à une réflexion d'autant plus rigoureuse.

Chez Paracelse, nous l'avons déjà fait remarquer, les contradictions sont fréquentes, parfois flagrantes ; et pas seulement dans l'apparence. En réalité, cherchant à expliquer l'inexplicable, à communiquer l'incommunicable, il ne raisonne pas selon nos schémas mentaux, tout raisonnement, par définition, s'avérant inapte à cerner le mystère. Buter, en l'étudiant, sur ces contradictions, ruine toute chance de comprendre ce qu'il cherche à dire. La dialectique n'est pas son moyen d'expression parce qu'elle se limite à des concepts dont toute vie est absente. Qu'est-ce qu'un concept ? Une coquille vide. Et de plus, cette forme si répandue depuis le *Discours de la méthode*, reste enchaînée à la dualité ; elle ne saurait exprimer autre chose qu'un monde abstrait, artificiel, clos, où tout et son opposé peut être affirmé ou nié, indifféremment, selon le caprice ou l'habileté du locuteur. Une prison mentale. Des effets de langage. Pour tout dire : un système.

Or il n'y a pas de système paracelsien. Tout système se révèle être, tôt ou tard, un univers fermé. Étanche. Étroitement clôturé. Un jeu avec ses règles préétablies dont se repaissent les philosophes mécanistes. Il est donc impossible de présenter la pensée de Paracelse comme on peut le faire de celle des penseurs qui apparaissent aux siècles suivants. Aucune logique n'y est vraiment respectée ni voulue. Elle briserait l'élan de la vision ; entamerait l'intuition qui en est le moteur souterrain ; en réduirait la puissance évocatrice, laquelle, d'image en image, renvoie à de nouvelles intuitions, toutes pareillement chargées d'autres images. L'élan ne peut s'accommoder de brides ni ne supporte le moindre carcan, n'est possible que dans le vent de la liberté... »



AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

Documents d'Occident

- Marie-Madeleine Davy, Entretien, France-Culture, 9 avril 1998.
- Discours de réception du prix du patrimoine Nathan Katz, 12 mars 2011, par Jean Moncelon.
- Alfred Biedermann, « Strasbourg au quatorzième siècle », extrait de *Visages de l'Alsace*, Horizons de France, 1948.
- Jacob Böhme, chapitre premier (5-10) de *L'Incarnation de Jésus-Christ*, Lausanne, 1861.
- « Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg (1788-1791) » (suite), par A. Matter, Paris, 1862.

Documents d'Orient

- Jules Michelet, « L'âme ailée », *Bible de l'humanité*, 1864.

Libres destinations

- Yves Pollet-Villard « Y a-t-il encore un Népal ? », « L'expédition française 1972 au Pumori », *La Montagne et alpinisme*, 1/1974.

Publications

- Jacques Tournier, Armel Guerne, Charles Le Brun.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2011